



HAL
open science

DESTINS BRISÉS (ORADOUR 1944)

Pascal Plas

► **To cite this version:**

Pascal Plas. DESTINS BRISÉS (ORADOUR 1944). Sens, 2013, Courage et liberté, Assemblée générale de Limoges, 375, pp.29-38. halshs-02463676

HAL Id: halshs-02463676

<https://shs.hal.science/halshs-02463676>

Submitted on 1 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

DESTINS BRISÉS

(ORADOUR 1944)

Pascal PLAS

Université de Limoges

(OMIJ-IIRCO)

Oradour-sur-Glane est en 1944 un bourg important du canton de Saint-Junien, situé à l'ouest du département de la Haute-Vienne, à une vingtaine de kilomètres de Limoges, « capitale régionale » de Vichy, à laquelle il est lié par une ligne de tramways. Oradour regroupe de multiples activités commerciales et artisanales, dispose d'une gare du tramway et, en tant que carrefour routier est très fréquenté pour le ravitaillement ; on y vient aussi en fin de semaine pour la pêche et la détente. Au recensement de 1936, la population du bourg est évaluée à 330 habitants, celle des hameaux et des fermes situées sur le territoire de la commune à 1244. A ces 1574 habitants s'ajoutent à la veille de la guerre des Espagnols républicains antifranquistes et pendant la guerre des Français d'Alsace évacués des secteurs de combat en 1939, des Mosellans expulsés à l'été 40 et, à partir de l'hiver 40/41, des réfugiés venus de la zone occupée.

C'est là que le 10 juin 1944, une unité militarisée de la division Waffen SS Das Reich – la Troisième compagnie du Bataillon I du régiment 4 Der Führer – massacre en un après-midi une population de 642 personnes, 205 hommes, 244 femmes, 193 enfants et, à l'issue d'un pillage systématique incendie les bâtiments et les

cadavres des victimes. Les troupes SS appliquent des méthodes de guerre utilisées sur le front de l'est et on retrouve à Oradour toutes les étapes des nombreux massacres commis par les armées allemandes lors de l'invasion de l'URSS : les soldats arrivent à l'improviste devant un bourg ou un village qu'ils encerclent, ils rassemblent la population en utilisant soit la persuasion soit la violence dans un espace central (la place en général), ils séparent les hommes des femmes et des enfants, ils exécutent les hommes dans des lieux clos (garages, granges) précédemment repérés, ils massacrent les femmes et les enfants dans l'église qu'ils tentent de détruire par des explosifs, ils pillent puis incendie et procèdent à l'élimination systématique des cadavres par le feu et par des fosses communes rendant toute identification impossible ainsi que, par la suite, le deuil des familles. Le massacre doit créer une onde de terreur dans toute la région¹.

Parmi les nombreuses victimes se trouvent deux femmes dont les vies antérieures au drame, rapportées à ce dernier, méritent une nouvelle lecture et révèlent deux destins singuliers. Il s'agit de deux institutrices en poste dans les écoles primaires ; l'une, Denise Bardet, comme titulaire et déjà bien engagée dans la carrière, l'autre, Odette

¹ Après avoir participé à l'invasion de l'URSS, la division Waffen SS Das Reich est à nouveau engagée au combat sur le front de l'Est du début de l'année 1943 jusqu'au mois de février 1944 ; elle prend part aux massacres de masses de civils sans défense commis tant par les divisions SS que par les troupes de la Wehrmacht et participe à l'élimination systématique des populations juives, pillant et incendiant des centaines de villages. Elle est enlevée du front russe au cours de la troisième décennie de février 1944, très diminuée par les engagements multiples auxquels elle a été soumise, et envoyée en France dans la vallée de la Garonne, autour de Montauban pour reconstitution. De nouvelles recrues lui sont affectées et ces jeunes soldats sont « mis à l'instruction » souvent lors d'opération contre le maquis. De mai au début de juin 1944, des unités du régiment de Waffen SS Der Führer procèdent avec l'appui de la police SS et de la Milice de Toulouse à des arrestations, des pillages, des incendies, des exécutions sommaires. La deuxième division blindée de Waffen SS Das Reich reçoit, le 8 juin 1944, l'ordre de prendre position dans la région de Tulle et de Limoges pour réprimer la Résistance. Le général Waffen SS Lammerding préconise « une intervention brutale et immédiate » ce qui implique de ne pas ménager les civils afin de les couper des résistants. Tout au long de son périple vers le nord les SS jalonnent leur route de cadavres ; des dizaines de morts entre Gourdon et Tulle, 99 pendus à Tulle, 642 victimes civiles à Oradour. Cf. pour tous les documents se rapportant au massacre d'Oradour *Comprendre Oradour, Catalogue de l'exposition permanente du centre de la mémoire d'Oradour*, Limoges, CMO/Conseil général de la Haute-Vienne, 2000, 145 p.. On trouvera de nombreux témoignages ordonnés sur le déroulement du massacre dans P. Plas, *Découvrir le centre de la mémoire, Oradour-sur-Glane*, Limoges, CNDP, 2000, 177 p..

Couty, jeune remplaçante venant d'un poste particulier, celui d'enseignante dans une des maisons d'accueil de l'Œuvre de secours aux enfants juifs. Deux vies brisées dont on sait aujourd'hui les promesses qu'elles portaient.

Denise Bardet

Denise Bardet est née le 10 juin 1920 à Pagnac, village de la commune de Verneuil sur Vienne, à quelques kilomètres en aval de Limoges². Elle appartient à un milieu de modestes paysans comme il y en a tant alors en Haute-Vienne, vivant en autarcie sur de petites exploitations poly culturales, tirant le diable par la queue en dehors du nécessaire. Les fermes, que l'on désigne souvent en fonction du nombre de bêtes que l'on peut y nourrir, -- on dit donc ferme à six, huit, dix ou douze vaches -- sont constituées d'une maison sommaire, deux pièces en rez-de-chaussée : la grande salle commune avec la cheminée, une chambre voisine, le grenier pour le grain et la cave pour le saloir. La grange, en sa partie basse, abrite les bêtes et en sa partie haute le foin pour les nourrir pendant l'hiver. Villages et hameaux ne disposent pas ou peu de l'eau courante et de l'électricité, chemins de traverses et routes empierrées assurent les liaisons. Ces petites exploitations ont souffert de la Première guerre mondiale, l'absence des hommes et le ralentissement général des affaires ont contribué à réduire les surfaces cultivées et les rendements. L'ensemble ne redémarre que lentement en 1920 avec l'immense chagrin des veuves et des enfants, les blessés et les gazés

² Les renseignements concernant Denise Bardet sont tirés de *Cahiers de jeunesse de Denise Bardet, Institutrice à Oradour-sur-Glane, le 10 juin 1944*, Limoges, Lucien Souny, 2004, 58 p., en particulier de l'Avant-propos de Jean Bardet ainsi que d'entretiens conduits avec Robert Hébras, un des rescapés du massacre d'Oradour-sur-Glane.

rentrés dans les familles et dont toute la tristesse pèse sur la maisonnée³. Chez les Bardet, c'est le père qui revient de la guerre avec les poumons rongés par l'ypérite et qui meurt en 1929.

Denise va à l'école primaire laïque de La Barre à quelques kilomètres de son domicile. C'est l'école de la République en laquelle croient fermement les populations rurales. Denise se doit d'y réussir tant sa mère qui assume tous les travaux à la ferme espère fermement dans la promotion de sa fille par l'éducation. La jeune fille effectue alors un double travail, aidant du plus qu'elle peut sa mère tant les bras manquent et assurant son apprentissage scolaire sans coup férir.

Malgré des moyens financiers très limités, la jeune Denise est envoyée à la fin de sa scolarité initiale à l'école primaire supérieure de Saint-Léonard-de-Noblat où elle arrive à la rentrée de 1932. Ces écoles primaires supérieures constituent un véritable ascenseur social pour les enfants des campagnes repérés par leurs instituteurs. On y prépare différents concours en particulier celui des écoles normales d'instituteurs. Elle va y rester cinq ans en pension, Saint-Léonard étant trop loin de Verneuil pour qu'elle puisse rentrer chez elle tous les jours. C'est une élève brillante qui opte pour le concours de l'Ecole normale d'institutrice qu'elle réussit en 1937. Elle obtient alors un poste à Chéronnac en septembre 1940, petite commune de Charente qui n'est pas très loin du domicile familial. Elle occupe ensuite un poste à Oradour-sur-Glane. Il ya alors dans le bourg une école de garçons face à la gare du tramway et derrière la mairie tenue par les époux Rousseau, une école de filles au milieu du bourg

³ Ce poids terrible des morts et des blessés de la guerre de 14/18 a été observé à de multiples reprises lors de travaux conduits sur des itinéraires individuels en particulier ceux de résistants de la guerre suivante. Tous soulignent combien la reprise fut difficile dans les campagnes après la guerre et combien leur génération fut imprégnée de ce climat de grande tristesse. Voir, à titre comparatif, l'itinéraire d'Henri Nanot remis en perspective par P. Plas et M. C. Kiener lors de la réédition de son ouvrage *Scènes de la vie du maquis*, Limoges, Souny, 2010, 251 p.. Henri Nanot est comme Denise un élève du cours primaire supérieur de Saint-Léonard.

dans la rue principale dans laquelle Denise Bardet prend son poste au côté d'une collègue déjà en poste, Andrée Binet, et une école enfantine, dépendant de la précédente mais située un peu à l'écart. Pendant la guerre, ces trois établissements sont complétés par une « école des lorrains », installée dans un bâtiment provisoire dans la partie basse du village. Près de deux cents écoliers sont regroupés dans ces écoles en 1944⁴.

La jeune institutrice est une lectrice assidue, curieuse des grands noms de la littérature, elle lit les classiques ainsi qu'André Gide, Jean Giono, Joseph Kessel et Anatole France. Elle tient un « journal » avec une certaine assiduité ; celui-ci a été retrouvé il y a quelques années, numérisé, déposé aux Archives départementales de la Haute-Vienne et dont une vingtaine de pages ont été publiées par son neveu il y a peu⁵. Ce « journal » permet de suivre la vie quotidienne de Denise Bardet mais aussi ses réflexions et ses pensées. Celles-ci sont suffisamment extraordinaires pour que l'on décèle derrière la jeune femme de son temps une élévation morale et philosophique hors du commun.

S'élever, c'est le mot clef qui revient dans nombre des écritures de Denise. S'élever par la littérature, par la réflexion, par l'analyse des êtres et des situations. Cette élévation doit conduire à ce qu'elle-même nomme un « *affranchissement des certitudes* » et non à une tentative de supériorité intellectuelle, la seule supériorité admise par Denise étant celle de la bonté. La jeune institutrice développe une

⁴ On consultera avec profit pour tout ce qui relève de la vie du bourg avant le drame l'ouvrage d'André Desourteaux et Robert Hébras, *Oradour sur Glane, Notre village assassiné*, Montreuil Bellay, Editions CMD, 224 p.. Le livre comprend de nombreuses photographies des écoles, des élèves et de leurs instituteurs. Ceux-ci périrent dans le massacre à l'exception d'Andrée Binet en congé maternité, remplacée par Odette Couty dont il est question ci-après.

⁵ Le frère de Denise Bardet, Camille et sa mère, Louise, retrouvèrent après le massacre dans la maison de la famille des cahiers et carnets dans lesquels la jeune femme notait aussi bien des faits quotidiens que des pensées, des réactions, des notes de lectures, etc. Voir pour la partie publiée, *Cahiers de jeunesse de Denise Bardet, Institutrice à Oradour-sur-Glane, le 10 juin 1944*, Limoges, Lucien Souny, 2004, 58 p..

« morale de liberté », morale conquise, choisie pour sortir du conformisme et de l'égoïsme⁶. Cela implique une ouverture aux autres et au monde, un désir de voyages et de connaissances, une remise en question des dogmes et idées bien arrêtées. De cette volonté de cosmopolitisme naît une réflexion sur la notion de frontière et sur le patriotisme. Denise refuse de prendre le mot dans une « acception étroite »⁷, elle l'associe à la paix et le dissocie du nationalisme, du fanatisme et de la haine dans une démarche qui confine à « l'internationalisme et au sentiment d'appartenance de l'homme à l'humanité entière »⁸. La patrie est, selon elle, un élément intime qui ne saurait « se rattacher à un régime politique particulier »⁹ et c'est ainsi qu'elle en arrive à une étude sur l'Allemagne hitlérienne dont elle suit le destin depuis son entrée à l'école primaire supérieure. Le nazisme très tôt est désigné comme un système propre à bâillonner l'esprit. En particulier et d'abord celui des grands auteurs allemands qu'elle lit avec pugnacité et passion d'autant plus que l'on entend en Allemagne un bruit de fond inquiétant. Elle se lance dans une étude de Nietzsche après de nombreuses interrogations sur une phrase de ce dernier qui la laisse sceptique : « l'homme libre est immoral »¹⁰ et une inquiétude vis à vis de ce « partisan violent d'un régime autoritaire (qui) aime mieux la passivité uniforme des Allemands que les caractères divergents des unités démocratiques »¹¹. Elle lit Kant « dont la morale du devoir est une des plus belles sinon la plus belle »¹². Elle recopie des passages entiers de Heine étonnamment prophétiques : « Quand la croix

⁶ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., p. 9. Analyse de Jean Bardet, son neveu.

⁷ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., p. 10. Analyse de Jean Bardet, son neveu.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., 11 mars 1941, p. 31.

¹¹ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., 11 mars 1941, p. 32.

¹² *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., 11 mars 1941, p. 32.

chrétienne sera brisée, alors de nouveau débordera l'ancienne férocité. Quand vous entendrez le vacarme soyez sur vos gardes, nos chers voisins de France »¹³. Denise a su dissocier parfaitement l'Allemagne de l'Allemagne de Hitler, « un sombre génie » qui l'inquiète par ses « discours de meurtres et de destruction », les menaces qu'il fait peser « contre l'humanisme »¹⁴. Elle distingue une « Allemagne immortelle et ses maîtres d'un jour »¹⁵ et du coup développe une réelle empathie pour les premières victimes allemandes du nazisme, enfermées et persécutées dans des camps ou contraintes à l'exil. Elle lance un salut aux proscrits, « des noms d'aujourd'hui qui sont l'espoir et l'hymne de l'avenir : Thomas Mann, Bert Brecht, Heinrich Mann, Anna Seghers, Léon Feuchtwanger, Willi Bredel, Emile Ludwig, Egon Erwin Kisch, Erich Maria Remarque, Ludwig Renn, Franz Werfel, Musil... »¹⁶. Plus Denise avance dans ses lectures et plus ses remarques sont aiguës sur la force et le vice du national socialisme qui réanime d'anciennes passions germaniques. Dès lors, après avoir été très déçue par ce qu'elle nomme la trahison de Munich, elle invite à un rapprochement avec le peuple allemand dont elle pense qu'il n'a pas encore succombé totalement à l'endoctrinement ; une aide et un soutien intelligent permettrait peut être de lui aider à lutter contre le conditionnement perpétuel auquel il est soumis : « reconnaissance à l'Allemagne ! Elle exige de chaque cœur français la disponibilité de sa force, l'exercice de sa volonté. Il faudrait que chacun de nous comprenne qu'il a non seulement sa

¹³ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., p. 15

¹⁴ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., deuxième cahier, s. d., p. 43

¹⁵ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., deuxième cahier, s. d., p. 42

¹⁶ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., deuxième cahier, s. d., p. 42, reproduction des noms tels qu'orthographiés par Denise.

liberté à défendre mais la liberté de tous ces peuples de l'Europe soumise à la force »¹⁷.

Denise est née et a été élevée dans une famille laïque, elle a fait des études dans un milieu enseignant très attaché à cette idée de laïcité. Ses textes traduisent un rejet de l'Eglise en tant qu'institution et témoignent d'une certaine forme de déchristianisation ce qui, en Limousin, à ce moment n'a rien d'extraordinaire¹⁸. Comme de nombreuses femmes originaires du monde rural, elle n'aime pas la confession et sa pratique religieuse est des plus épisodiques. Mais il y a chez Denise une « interrogation spirituelle (...) une soif d'un ailleurs, une interrogation permanente sur le mystère de la vie »¹⁹, une certaine forme de recueillement en particulier devant la nature et les paysages limousins, comme on le retrouve aussi chez Aimé Forrest, victime d'Oradour dont il est question dans une autre communication. Camille Meyran ne s'y est pas trompée et elle a inclus Denise Bardet dans son ouvrage *Larmes et lumières à Oradour* paru à Paris chez Plon en 1952 avec une préface de Gabriel Marcel. « Elle ne se dit pas chrétienne », écrit l'auteure parlant de Denise [mais] « la jeune fille qui se propose un tel but [le pardon] elle porte en elle une plénitude de bons désirs, d'aspirations qui déjà répandent sur tout son présent, l'éclat de la beauté (...) elle ne sait pas que le désir de pardonner est une de ces inspirations pleinement religieuses qui, selon les termes de l'Evangile, ne viennent ni de la chair ni du sang »²⁰.

Qu'a pensé Denise Bardet, enfermée, tuée et brûlée avec des dizaines de femmes et d'enfants dans l'église du bourg d'Oradour par

¹⁷ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., deuxième cahier, s. d., p. 43

¹⁸ Cf. Pérouas Louis, *Refus d'une religion, religion d'un refus en Limousin rural, 1880-1940*, Paris, Ed. HESS, 1985.

¹⁹ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., p. 11.

²⁰ p. 123.

des SS le 10 juin 1944 ? On ne le saura jamais. Son corps fut retrouvé, calciné mais identifiable « sur la marche d'un autel, les bras refermés sur le cadavre d'une petite fille »²¹.

Odette COUTY

En ce même 10 juin 1944, en cette même église d'Oradour mourrait une autre jeune institutrice, Odette Couty. Son parcours est différent de celui de Denise Bardet mais, par sa singularité même, il est aussi riche d'humanisme.

Comprendre le destin d'Odette Couty nécessite d'abord de remettre en perspective un fait particulier du début de la guerre en Limousin : l'existence dans les trois départements de la région de nombreux établissements d'accueils pour enfants juifs. Ils relèvent de différents organismes juifs mais la plupart ont été installés par l'Œuvre de Secours aux enfants (OSE) dans de vastes demeures, châteaux et maisons bourgeoises en déshérence déjà avant la guerre. Ces homes d'enfants abritent, avec des variations selon les mois et les années, une centaine de pensionnaires, en majeure partie des enfants de réfugiés juifs étrangers. Si chacune de ces maisons a l'allure d'une colonie de vacances, il s'agit de bien plus que cela. Les homes constituent avant tout des refuges pour de jeunes gens dont les familles sont dispersées et, pour plusieurs d'entre elles, internées. A côté d'activités ludiques, filles et garçons apprennent un métier, la mécanique, la maroquinerie ou la couture, dans des écoles professionnelles annexes de certaines maisons. Une pouponnière, sise à Limoges, reçoit les tout petits dont les parents sont retenus

²¹ *Cahiers de jeunesse de ...*, op. cit., p. 17.

dans un certain nombre de camps du sud de la France ou ont été déportés²².

Ces établissements ne sont pas coupés de leur environnement bien au contraire. Les implantations ont été judicieuses, dans un milieu rural constitué de hameaux, de villages et de petits bourgs non hostiles et qui fournit de la nourriture mais aussi du personnel domestique et, avant tout, de la compassion et de la solidarité qui deviendront autant de formes d'aides et de secours au moment où il faudra disperser les enfants et les planquer de leurs persécuteurs. Les enfants vont à l'école, se mélangent aux enfants des campagnes environnantes, sont suivis et bien souvent protégés par les instituteurs et leurs épouses – souvent enseignantes elles aussi -- dispersés dans les nombreuses écoles de hameaux²³.

Au château du Couret près de Saint-Laurent-Les-Eglises et de La Jonchère en Haute-Vienne, une maison de l'OSE regroupe, en juin 1942, environ 83 pensionnaires filles âgées de 8 à 16 ans dont 43 de 9 à 14 ans fréquentent un cours primaire dans l'école de hameau voisine de Traspont où enseigne le couple Villégier qui a beaucoup fait pour que la scolarisation de ces élèves soit la plus normale possible²⁴. En raison du nombre important d'élèves et grâce à la pugnacité de Marcel Villégier, à la rentrée 1942 une classe spécifique est ouverte au sein même du home d'enfant du Couret, classe pour laquelle l'Inspection académique de Limoges nomme une institutrice officiellement en poste à l'école communale de Traspont mais en

²² Sur l'ensemble de ces homes et les divers établissements juifs implantés en Limousin, voir *Enfances juives, Limousin, Dordogne, Berry, Terres de refuge, 1939-1945*, sous la direction de Pascal Plas et Michel C. Kiener, Limoges, Ed. Souny, 2006, 590 p.. L'ouvrage, fruit d'un colloque universitaire, comprend une nomenclature et un descriptif des maisons, foyers, écoles, etc. ainsi qu'une partie importante sur le sauvetage des enfants auquel il est fait référence ci-après. Une série de photographies des homes et de leurs encadrants se trouve dans M. C. Kiener-P. Plas, *Errances de guerre, Familles juives face au pire, 1939-1944*, Limoges, Souny, 2008, 61 p..

²³ *Ibid.*, voir aussi les travaux sur les justes qui recensent nombre de ces instituteurs et institutrices.

²⁴ Voir Jacques Villégier, *De l'honneur et des larmes*, Courpière, Ecritures, 2003, 127 p..

quelque sorte détachée pour enseigner au château. L'ajout de cette classe ne suffit pas, sept autres enfants continuent à aller à l'école du village et trois préparent le brevet avec une institutrice libre de La Jonchère. Les résultats des élèves sont excellents, les jeunes filles juives du home qui parlaient à peine la langue française un an plus tôt, obtiennent le certificat d'étude en 1942 et c'est même une jeune autrichienne, Erika, qui est reçue première du canton et reçoit, en cette qualité un prix spécial offert par le délégué cantonal de l'Education nationale²⁵.

Si l'enseignement dans le home constitue une solution qui satisfait tout le monde, la direction de l'OSE qui ne souhaite pas que les élèves fassent un trajet à pieds en dehors des murs du château et qui entend conserver la pratique religieuse qui nécessite l'absence de classe le samedi, l'Education nationale qui ainsi scolarise discrètement des enfants particuliers au regard des normes de Vichy, etc., il n'en reste pas moins que le poste d'institutrice est difficile à pourvoir en raison de sa spécificité. A l'été 1943, l'Inspection académique envisage la suppression de cette classe exceptionnelle au sein du home de l'OSE à la rentrée d'octobre en raison de la vacance du poste, l'institutrice qui l'avait jusque là étant nommée à Limoges et nul ne se bouscule pour le demander... Or la lingère du couple Villégier leur indique qu'elle a une petite nièce institutrice, Odette Couty, qui n'a pas de poste et qui pourrait être intéressée²⁶. Celle-ci, contactée, accepte de venir prendre cette classe si particulière alors même que les conditions de logements sont difficiles et que les enfants regroupés dans ce type de maison ainsi que le personnel d'encadrement et de direction sont de plus en plus menacés en 1943.

²⁵ *Ibid.*, p. 24.

²⁶ *Ibid.*, p. 38.

Odette Couty fait donc la rentrée 1943 dans une maison chamboulée et sur le qui vive. Odette enseigne dans le manoir, y prend ses repas à midi, discute bien après l'heure de la fin des cours avec les jeunes filles qui s'attachent à elles et se confient²⁷. Elle ne peut manquer de s'apercevoir des départs précipités de filles qu'il faut mettre à l'abri, d'arrivée furtives d'autres jeunes menacées ailleurs, d'absences urgentes d'encadrants, etc. Elle est témoin de l'évasion des filles vers la Suisse par le réseau Garel puisque plusieurs d'entre elles lui écrivent depuis la frontière... Ne serait ce que par son silence et son suivi des petites fugitives Odette Couty participe à cette longue chaîne de résistants civils qui vont contribuer à la mise en sécurité de milliers d'enfants en danger. Mais Odette vient d'un milieu résistant, son père Gaston Couty, mécanicien de locomotive au dépôt de Limoges en 1943, fait partie de la résistance fer depuis le début de cette même année ; il fournit des renseignements sur les transports ennemis, aide au franchissement clandestin de la ligne de démarcation, participe à des sabotages²⁸.

A Pâques 1944 la classe du château du Couret est supprimée, la plupart des enfants ont été dispersés ou ont gagné la Suisse. Odette Couty n'a plus de poste, l'Inspection académique lui propose, pour terminer l'année, un remplacement à Oradour-sur-Glane, celui d'une des institutrices de l'école de filles, madame Binet, qui demande alors un congé maternité.

La jeune femme a alors 23 ans. Elle était née le 31 mai 1921 à Saint-Sulpice-Laurière, importante gare d'intersection dans laquelle

²⁷ On trouvera plusieurs fac-similés de ces lettres touchantes de jeunes filles juives en passe de franchir la frontière et d'être enfin en sécurité dans l'ouvrage de Jacques Villégier, *De l'honneur et des larmes, op.cit.*, livre sensible et émouvant sur sa famille qui n'hésita pas à prendre fait et cause pour les petites pensionnaires du Couret et aida les dirigeants juifs de ces structures en difficulté mais aussi livre d'hommage à Odette dont Jacques montre toute l'amitié qui naquit autour d'elle au sein de ces familles à l'hiver 43.

²⁸ Cf. l'attestation de résistance établie par Paul Vives-Caillat, responsable de la Résistance Fer pour la région de Limoges, datée du 21 novembre 1949 dont on trouvera le texte in extenso dans Jacques Villégier, *De l'honneur et des larmes, op.cit.*, p. 93.

son père était mécanicien à la Compagnie d'Orléans, gestionnaire de la ligne Paris-Limoges. Elle grandit à Limoges près de la gare, rue du Grand Treuil où Gaston Couty et sa femme s'étaient installés après qu'il ait été muté. Odette fréquente l'école primaire voisine puis une école primaire supérieure comme Denise avant de rejoindre l'Ecole normale de filles de Limoges. Odette rejoint Denise et les deux jeunes filles ont travaillé côte à côte dans la même école jusqu'à ce dix juin 1944 où elles trouvèrent la mort. Odette lui avait elle parlé de sa « résistance », de ces jeunes élèves juives du Couret ? Ce qui n'aurait pas manqué d'intéresser Denise dont on sait quel était l'ouverture d'esprit.

Après la mort de Denise et d'Odette, leurs deux familles ne se remirent jamais vraiment de leur perte. Louise, la mère de Denise faillit sombrer dans la folie lorsqu'elle apprit ce qui était arrivé à sa fille dans l'église d'Oradour et elle nourrit longtemps par la suite « une haine sans égal pour l'Allemagne et les Allemands »²⁹. Marie Louise Couty a du elle aussi affronter la mort de sa fille et ... la disparition de son mari, arrêté par la Gestapo ou la Milice (les témoignages varient) le dimanche 11 juin 1944 alors qu'il était seul à la maison et attendait anxieusement sa femme partie aux nouvelles. Pas plus que sa fille, elle ne revit son époux. Gaston Couty mourût le 15 avril 1945 dans le camp de prisonnier de Sandbostel après être passé par Neuengamme où il avait été déporté³⁰. La seconde guerre

²⁹ Signalé par Jean Bardet, son neveu, fils du frère de Denise, Camille qui venait d'apprendre sa réussite au concours d'entrée à l'Ecole normale de Limoges et devait fêter ce succès le lendemain avec sa sœur à l'école d'Oradour. *Cahiers de jeunesse de ..., op. cit., p. 17.*

³⁰ Plusieurs témoignages attestent de la présence de Gaston Couty dans ce camp. Mais les avis divergent sur sa mort ; pour certains il était parmi les déportés que les nazis avaient enfermé dans des bateaux dans la baie de Lübeck, bateaux qu'ils firent ensuite couler, l'abbé Creuzet qui était présent lors des derniers jours de fonctionnement du camp attesta de la mortalité effroyable qui y régnait et de la nécessité qu'il y eut à ouvrir une gigantesque fosse commune dans laquelle aurait pu être inhumé Gaston Couty. Quoi qu'il en soit, son corps ne fut jamais retrouvé par la suite. Jacques Villégier, *De l'honneur et des larmes, op.cit., p. 99 et suivantes.*

mondiale a laissé ainsi brisés des milliers de destins et ces deux là, pas plus que d'autres n'ont spécialement à être mis en avant. Sinon pour rappeler lorsqu'on prononce le simple nom de ces victimes la qualité des êtres qui les portaient.
